

pour le rapatrier ; mais, pendant la traversée, les remorques cassaient, les deux navires se perdaient rapidement de vue, et le *Jaguar* était abandonné à ses seules ressources.

Après bien des péripéties, ce malheureux navire a mouillé sur rade de Toulon, après vingt-six mois de campagne.

## L'IMPARTIAL.

SAMEDI, 15 AVRIL, 1882.

### Le Chemin de Fer du Nord.

Nous ne saurions dire si le mot de M. Chapleau, " Il n'est permis à un chef de parti, comme à un général d'armée, d'être malade qu'après la bataille, après la victoire, " a autant de vrai que de beau ; mais ce que nous croyons, c'est qu'il ne peut être permis à un chef de parti malade de donner un discours tel que celui de l'honorable Premier, discours dont la longueur et la beauté ne sont égalées que par l'habileté et la patience du sténographe à qui, *dit-on*, nous en devons copie.

Le talent oratoire de M. Chapleau est connu, et son dernier discours n'en est qu'une des mille preuves, n'en déplaît à plus d'un partisan qui n'est pas convaincu du contraire, mais qui se croirait déshonoré, s'il rendait une fois justice à un adversaire — pur et triste effet de la politique actuelle !

D'une seule question *principale*, M. Chapleau fait le sujet d'un discours qui peut mettre en défaut la patience la plus sublime, et l'on va dire que ce n'est rien ? Aucun homme bien pensant ne le dit !

Il suffit de parcourir un des mille suppléments des journaux conservateurs de samedi dernier, suppléments qui, la rumeur le dit, et l'uniformité, sauf la diversité des titres, le prouve, ont été imprimés aux frais du gouvernement, cela suffit pour se convaincre de l'habileté avec laquelle l'honorable Premier se défend des accusations portées contre lui et son ministère, pour amener la majorité de la Chambre à approuver la grande question du jour, la vente de notre chemin de fer.

Quant aux accusations, non seulement nous voulons respecter toutes opinions diverses, mais nous croyons impossible la connaissance de la vérité ou du mensonge. Ce sont les intrigues de la politique.

M. Chapleau a encore fait preuve de son génie, en alléguant les raisons qui ont motivé sa décision de vendre le chemin de fer du Nord. Mais toutes ces raisons ne sont pas bonnes.

Le gouvernement de Québec pourrait distribuer le patronage du chemin, s'il le gardait, tout aussi bien que le gouvernement d'Ottawa distribue celui des postes et les autres. Nous ne voulons pas nier les abus, qui sont enfants de la politique.

On pourrait aussi louer le chemin, si la location est plus avantageuse que l'administration du gouvernement. Qu'importe le locataire, lorsque toutes les clauses du bail sont aussi bien remplies que bien faites.

Et cette taxe directe dont on fait suivre le refus de vendre, ne semble-t-elle pas accuser l'administration actuelle, qui se vantait d'être la meilleure ?

Nous croyons devoir répéter, après plusieurs, que l'on va vendre huit millions une propriété qui a coûté treize et dont la valeur est telle, que toutes sortes d'offres ont été faites pour son acquisition. On a bien dit que le gouvernement ne devait pas espérer le remboursement des cinq millions qu'il avait votés. Il eût été moins futile, croyons-nous, de dire que les municipalités qui ont souscrit à la construction de notre grande ligne ne pouvaient pas, sans absurdité, réclamer les sommes par elles versées.

Diverses municipalités ont aidé le gouvernement, dans la construction du chemin, et il vaudrait mieux le conserver à la province, pour qu'elle pût en bénéficier, en payant sa dette avec les revenus.

Nous sommes trop jeune pour faire la moindre tentative d'opposition aux décisions du gouvernement, dans son choix entre l'administration, la location et la vente du chemin de fer du Nord. Nous croyons même que, vu la situation actuelle — due à notre politique — la vente est préférable. Ce qu'il y a de probablement certain, c'est que la majorité — on pourrait croire, sans pécher, qu'elle est achetée — va crier pour la vente.

Nous voulons ajouter, malgré toute notre jeunesse, que, si nous étions plus unis, si, au lieu d'approuver, aussitôt que dit, chaque mot des batailleurs politiques, dont plusieurs sont fanatiques jusqu'au ridicule, nous nous faisons une opinion vraie ; si enfin nous ne prêtions jamais un serment ridicule à l'un de ces partis politiques, dont, chez nous, le nombre est le moindre, si nous étions, osons-nous dire, plus sérieux et plus sincères, nous ne nous trouverions peut-être jamais en face de questions presque insolubles et qui, vu leurs cas suprêmes, pour nous sauver de beaucoup, nous obligent à sacrifier encore plus.

## Feuilleton de L'Impartial.

### LA VEILLEUSE

LÉGENDE

Par J. T. DE SAINT-GERMAIN.

I

LA MAISON DU FAUBOURG

Amis inconnus, qui êtes venus à moi sur la foi de quelques idées jetées au vent, pourquoi demandez-vous encore un écho de mes pensées ? Ne vous ai-je pas tout dit sur le devoir qui est la loi, sur le malheur qui est la destinée, sur l'amour qui est le sauveur ? Les histoires que je vais raconter ne vous apprendront rien de plus.

Il est si doux pourtant de répondre à votre attente, que je ne puis me séparer de vous. Je cherche donc dans le livre de mes souvenirs, et j'y retrouve encore ces pages des annales du foyer.

Le foyer, c'est le drame éternel, c'est la flamme qui brûlera toujours. Si la famille se disperse, c'est pour se reconstituer au loin ; si le foyer s'éteint, c'est pour renaître de ses cendres ; si le flambeau de la civilisation vacille dans une atmosphère impure, c'est au foyer de la famille qu'il retrouve sa lumière. Là est la source vive de tous sentiments, de toute vertu, de toute émotion, de toute vérité.

Si vous ne cherchez que des images riantes et des tableaux séduisants, loin, bien loin de la vie réelle, les maîtres de l'art et de la poésie sauront vous charmer par le prestige de leur imagination inépuisable ; mais si vous ne craignez pas de contempler les combats de la vie, venez, venez encore prendre place au foyer de la famille...

Paris, la grande Babylone, brille dans la nuit comme un vaste foyer d'incendie dont la lumière se reflète sur la campagne. — La lumière d'un flambeau appelle les éphémères qui viennent en tournoyant se brûler à sa flamme ; l'éclat de la grande ville appelle aussi les générations qui viennent se consumer dans ce gouffre ouvert ; et le grand bruit de la fête éternelle étouffe les gémissements des victimes imprudentes.

Le volcan rejette de son sein et lance autour de lui à une grande distance sa lave et ses scories ; la grande ville aussi rejette de son sein le malheur ; et pendant que son centre bouillonne d'une activité fébrile, ses extrémités sont froides et inertes comme des cendres éteintes.

Obéissant à une destinée étrange, ces-